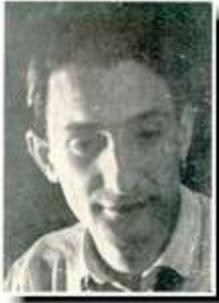


Pequeña Historia

MIGUEL OSCAR MENASSA 1961



Elle sème l'été, et ensuite tout est bleu
autour de ses yeux invisibles.

À travers elle, deviennent visibles les blessures
du vent. Le vent libre qui saigne et qui l'adore.

Elle vit pour inventer la raison de son absence.

RAÚL GUSTAVO AGUIRRE

JEUX INTERDITS

Le monde est une rafale de vent;
il ouvre les portes retenues;
moi, j'ouvre les portes,
moi, je suis le monde.

Je parle aux carreaux de faïence
avec la lenteur ingénue
de la rénovation
moi je me rénove.

Je saute les vieilles fenêtres
d'un quartier pauvre
et j'aime les filles
encore éveillées.

Je leur laisse le cœur
et ensuite je pars.

Avec moi reste le souffle
que je donne plus tard
dans les rues d'ici,
où nous marchons tous
tous les jours.

En arrivant aux coins des rues froides
je m'arrête,
je regarde le ciel:
ce n'est pas impossible.

Et je vole alors sur ce sourire athlétique
pour couvrir
des manques d'amour.

PETITE HISTOIRE

Je suis
l'homme
qui émeut les filles
dans les matins mouillés;

le vent connu
qui dénoue la vie
des grandes épouses,
deshonnêtes,
des filles adultères
de maisons comme la mer,

la pluie
qui bat dans le vin
de mes hommes étranges de silence
aux visages comme des mains.

Je suis
celui qui reste seul
ensuite
et humainement demande à partager
un rire
un verre
un creux de salive.

MON PÈRE SE FATIGUE

Après l'effort
je livre mon dernier bâillement à la nuit
et je dors.

Je me permets ensuite
de parcourir avec sévérité
jusqu'au fil blond
distrain
par le premier moustique de la nuit

je couvre malicieusement
mon bras nu
du baiser que laisse ma mère
-surprise par ma présence-
d'un côté de mon corps.

Et je me réveille
pour applaudir
une prouesse de mon père jeune
qui boit près de moi
un verre de vin
et une fille inconnue.

BONNET BLEU

Ce matin, fouillant
les toits vides et mouillés
les planchers et les bois des planchers,
alors que tremblait une chanson,
j'ai vu une fille.

Elle marchait grise, dans ce ciel gris
une main faible, tendue
dans les bâillements des hommes,
pour toucher le vent qu'ils lui refusaient.

Ce vent fort
qui se débattait sur ses jambes mouillées
dans l'ultime grognement de la pluie.

Parce qu'il avait plu
et les hanches humides des maisons
remuaient légères vers l'homme
qui dans le matin gris a ému
la fille qui marchait seule
sur les toits et les planchers mouillés.

ELLE ET LE VENT

Le vent,
ce globe-trotter infatigable
qui nous touche,
est arrivé jusqu'à moi pour m'apporter
ton souvenir,
ta voix dans le vent,
ton rire dans le vent,
ta férocité derrière le vent.

Ce n'est pas le même que celui des nuits partagées
ni celui qui soulève les jupes tristes du soir
pour nous montrer:
un amour de jambes,
un amour de nuits,
un amour.

C'est le grand lutteur
comme toi,
fort et froid
comme toi
qui t'emmène
comme tu m'emmenais
derrière un baiser
une caresse promise.

Lui, il te retient et te lâche
quand il veut.

C'est lui qui se répudiant
te maudit et t'aime,
comme moi.

ELLE ET LA PLUIE

La pluie
libre et interminable
se met dans ma bouche ouverte de solitude
et elle t'appelle et elle te cherche
comme si tu étais en moi
ici, douce
ici, intacte.

Et toi
et ton nom
que je ne peux prononcer que quand je te touche
bâillent et se couchent
sous un ciel d'eau qu'ils ne caressent pas.

Toi, violable seulement
par le tranchant rusé de dieu
et le sourire des hommes blonds
et ton nom qui t'appelle
qui se complique avec toi
dans le mystérieux jeu de ta fugue,
où donc, où donc
dans quel corps
dans quel homme ils demeurent.

Penser que tu n'es pas
que tu ne t'appelles d'aucune manière.

Comment dire à la pluie alors
que tu n'es pas
ici, douce
ici, intacte
que tu n'es jamais arrivée.

ELLE ET LA RUE

Elle a tant de rue
dans ses mains, dans ses jambes
que lorsqu'on la regarde
on ne peut que l'aimer.

Elle a perdu un chapeau
un jour de pluie
et mes scrupules
ont commencé à se rappeler d'elle.

Mais nous,
qui avons marché ensemble tant d'arbres;
nous savons que l'amour
n'est pas
d'allumer des chandelles chez les aveugles
ni de croire qu'elle n'est
dans aucune branche verte.

Parce que ses souliers
étaient cinq heures du soir
et je bois à cette heure
avec désespoir
ma première gorgée d'oubli.

BAS FONDS

L'eau de ma voix,
celle qui court sur les brise-lames,
espère te voir tomber dans quelque cercle du ciel
pour frapper féroce tes traces dans le port.

Reviens,
joyeuse,

pour tout ce que nous avons souffert.
Tandis que moi, étendu sur la rive
je changerai le cap des hommes
et je mouilleraï chaudement, de mon haleine,
le visage de tous les bateaux
de tous les ports.

JUPE DE NUIT

C'est la rue étroite
se perdant deux pâtés de maison plus loin
entre l'arbre inexplicablement vert
et des maisons basses jamais bien disposées.

Et toi dans la rue,
marchant jusqu'à l'enfer de fumée
de ce bar
où j'attends,

blonde depuis avant
impudique depuis avant
tu te caches
tu cours
mais tu n'arrives jamais.

D'autres femmes parlent et fument
ma fatigue

elles, infidèles
dans leurs vêtements étroits de chant.

Nouvelles,
infertiles papillons de septembre
elles m'attendent
dans quelque lieu caché de l'hiver
et me touchent l'âme.

FENÊTRE COLORÉE

Le geste de l'enfant
qui te regardait à travers
la fenêtre embuée

l'espoir
que tu sois blanche

la peau tendresse
que toi tu gardais

tout est resté avec moi.

La rue perdue
parmi d'autres rues
la mer ta maison
ton père marin
les enfants de ton père marin

la pièce numéro
avec son haut lit
et ta peau du dehors.

Je t'ai connu ainsi
après t'avoir aimée
par la fenêtre ouverte.

Et il reste encore avec moi

quand je me glisse

doucement

par les sentiers de tes épaules

ta voix

douce

ici

si proche.

SAISON D'ENNUI

On ne se sent
jamais seul les nuits d'été.

Quand le soleil
a laissé les toits de tôles chauds
et cette fumée qui sent le port
qui échappe courageuse
de ma bouche contre la vitre
et mon nez contre la vitre,
faisant des trous de chaleur
dans cette matinée de jeune filles,
de ports, de petites gens à mes côtés.
De rues pavées
me regardant interminables
qui me pénètrent avec le soleil du jeûne
et m'aiment.

On se sent
toujours seul les nuits d'hiver.

Quand on regrette le souffle de l'ami
entre la poitrine et une chanson,

quand on n'entend plus
les mots tempérés
de la compagne nocturne

et on perd
avec le dernier mouvement
la seule chaleur récupérable.

SYRINX DE SOLITUDE

J'ai pleuré cette nuit dans les bras de personne,
je pensais à des anguilles sous-marines
et à cette vieille manière de me ronger.
C'était les yeux de mon grand ami sous l'eau
et la bouche de cette femme
qu'ils ont crié à l'enfant
accroché à moi de ce côté.

C'était la fenêtre bleue de tes lèvres,
mais, mon ami
tirant ma peau
me susurrant sur l'amour et la vie
des choses étranges.

(Dans les fameux jours
de terre au soleil, le dos aux gens,
quand le ciel des femmes brûlera
je pourrais étreindre l'orgueil de mon père
et dormir près de moi pour une nuit).

De la nuit passée et du matin
je ne me rappelle
que ces yeux qui pleuraient tous seuls
et cette bouche tendue qui essayait
de me prendre la main et les choses que je porte
accrochées de ce côté.

Et ainsi,
je mourrai n'importe quel matin
serré contre cette larme que je garde,
qui n'est pas la dernière,
ni même l'antérieure à la dernière.

BRISE-LAMES DE CÉLIBATAIRE

Bon,
maintenant je me trouve déjà
humainement seul.

Je ne peux pas avec mes yeux
regarder les filles
parce que je les regarde
et je pleure.

Et vous,
pourquoi vous ne vous arrêtez pas
et vous me touchez un peu,
pourquoi laissez-vous mes mains
galoper impitoyables,

pourquoi vous ne vous arrêtez pas
et vous me léchez un peu.

Je comprends,
vous êtes partis
aussi
humainement,

mais moi, il ne me reste
plus que deux jambes
(les mains déjà perdues
ne pensent pas
ne reviennent pas)
et cette rage à tous
à moi
qui ne me sert pas.

BUVANT DE CE VIN

Ne reviens pas
laisse le zèle perdu
et abreuve toute clarté
contre quelque baiser

parle avec ta voix dans les rues
jusqu'à sentir dans tes bras fatigués
une chaleur une brièveté de ciel

alors
caresse solennelle les échardes
de cette matière affinée
la solitude

aime les choses les plus étranges
plonge-toi
jusqu'à atteindre la fin de ma tristesse

mais
ne reviens pas
laisse-moi seul
jouissant de ces mains
laisse-moi seul
aimant mes jambes
buvant de ce vin.

LA CHAMBRE AUX FRIANDISES

Quelle femme
croiserait ses jambes face à moi
pour me regarder
se sentir mienne
se fatiguer dans ma fatigue.

Qui conclurait son geste
pour m'aimer
dans cette particule que je suis
de soif et de nostalgies.

Parce que tous
nous nous rencontrons un jour
et nous nous regardons
-dans les filles tranquilles
dans les chemins courts-

mais ensuite

il est si difficile de s'endormir

-sans la fumée de la cigarette amie

nous brûlant les yeux-

ils sont déjà tous partis
et la fissure serrée de mon âme
chaque fois plus petite
chaque fois plus fermée.

Qui pourrait m'aimer
dans cette particule que je suis.